

Zeitschrift: Revue économique franco-suisse
Herausgeber: Chambre de commerce suisse en France
Band: 50 (1970)
Heft: 4: Les Suisses en France

Rubrik: Les athlètes et les alpinistes

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES ATHLÈTES ET LES ALPINISTES

Il ne saurait être question ici de mentionner les principaux champions de sport, même si parfois les Suisses ont remporté de grands succès au Tour de France. Mais lorsqu'un citoyen d'Unterwald, après avoir été maître principal de gymnastique des écoles militaires et marines de Grande-Bretagne, renouvela également complètement les exercices physiques dans les écoles communales de la Franche-Comté, au Collège royal de Besançon, puis a fait adopter sa méthode dans des régiments de ligne et d'autre part transformé le moral et la santé des jeunes détenus de Bellevaux, ainsi qu'en témoignent les rapports officiels de 1841 et 1842 au Ministre français de l'instruction publique, il mérite que soient rappelés, comme l'avait déjà fait l'Académie de médecine de Paris, les services rendus par son système adapté, dans la mesure du possible, à chaque individu.

Que les Suisses aient compté dans leurs rangs des alpinistes émérites et n'aient pas seulement laissé les Anglais gravir les premiers leurs plus hauts sommets est déjà très connu. Quelques-uns d'entre eux se sont aussi signalés en France, à côté des illustres grimpeurs français. Certaines ascensions de Suisses en France sont liées aux progrès de la recherche ou de la vision littéraire des Alpes, en particulier sur le territoire, devenu français depuis, de la Savoie.

En 1765, Pierre-Gédéon Dentand et Jean-André Deluc ouvrirent la voie aux excursions intéressantes sur les sommets de Savoie et du Faucigny. Onze ans auparavant, pendant un court séjour de J.-J. Rousseau à Genève, le même Deluc, son père et son frère avaient emmené le grand écrivain sur une barque autour du lac et Rousseau fixa alors sur sa rétine les scènes qu'il a immortalisées dans

la Nouvelle-Héloïse: Clarens, Meillerie et le début de la route vers les Alpes du Valais. Deluc, sans y situer un roman, fit de la première ascension du Mont Buet un récit descriptif absolument nouveau pour l'époque et encore digne de retenir l'attention. Il fallut ensuite attendre vingt-deux ans pour qu'Horace-Bénédict de Saussure, arrivé au sommet du Mont-Blanc avec ses porteurs et ses échelles, en fit un récit autrement célèbre.

Le syndic de Genève André-César Bordier, qui avait publié dans sa jeunesse un *Voyage pittoresque aux glaciers de Savoie*, élaborait en 1773 une théorie sur le mouvement, des glaciers qui est à la base de toutes les découvertes sur la malléabilité des masses de glace en mouvement, vérifiées plus tard par Louis Agassiz et son équipe sur le Glacier de l'Aar.

Jacob-Pierre Berthout van Berchem, Secrétaire de la Société des sciences physiques à Lausanne, est l'auteur d'un *Itinéraire de la vallée de Chamonix* révélant un vif sentiment de la nature alpestre. Expulsé du Pays de Vaud en 1791 avec son père qui avait assisté à un banquet révolutionnaire à Rolle, J.-P. van Berchem vécut dès lors en France. Son frère Guillaume était banquier à Paris et jusqu'en 1814 capitaine des chasses de l'ex-impératrice Joséphine.

Quant à Marc-Théodore Bourrit, dont son concitoyen genevois, le peintre Saint-Ours, a laissé un portrait très vivant, en chemise ouverte et coiffure de l'époque révolutionnaire, il fut un pionnier des plus hautes ascensions en Savoie et en a laissé des images reproduisant déjà très exactement les glaciers et les moraines ainsi que les sommets en partie gravies pour la première fois.

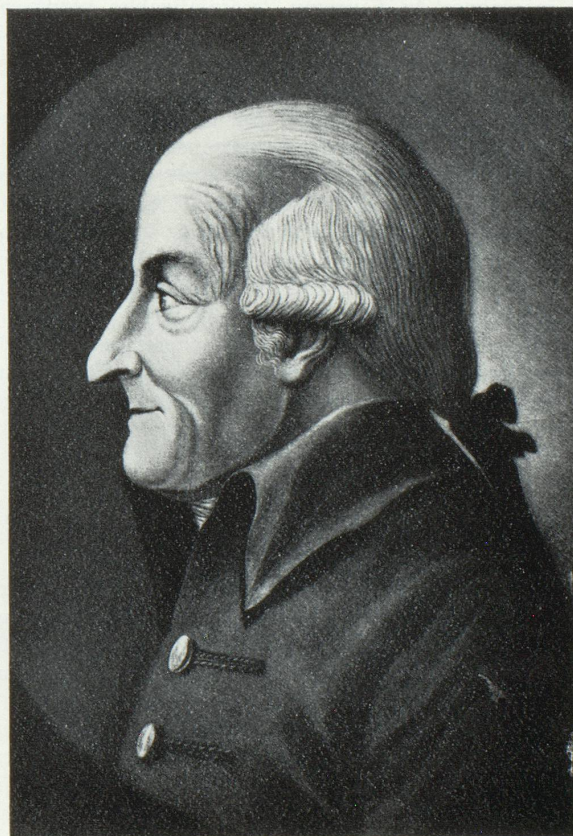
La première ascension du Mont Buet effectuée au XVIII^e siècle par les physiciens Deluc et Dentand

L'ascension du Mont Buet, par Chamonix et le col des Montets, est aujourd'hui accessible aux néophytes de la montagne. Elle présente de plus grandes difficultés, partant plus d'intérêt, pour l'alpiniste qui l'entreprend par sa face méridionale, en surplomb de Sixt. Pendant les saisons de sport, de nombreux touristes s'y hasardent par l'une et l'autre voie. Au XVIII^e siècle, atteindre une telle altitude passait pour une entreprise téméraire. Sans avoir eu le retentissement de l'ascension du Mont-Blanc par Saussure et Balmat, cette « première » et plusieurs tentatives infructueuses qui l'avaient précédée firent l'objet, à l'époque, d'une « Relation de différents voyages dans les Alpes du Faucigny », par Deluc et Dentand.

Partis de Genève le 24 août 1765, Pierre-Gédéon Dentand et Jean-André Deluc se rendirent, par la vallée de Taninges, à Samoëns et delà à Sixt. Le Genevois Deluc avait été lecteur de la reine Charlotte d'Angleterre. Physicien renommé, il inventa l'hygromètre, l'altimètre et remplaça l'alcool du thermomètre Réaumur par une colonne de mercure. Il expérimenta ces appareils précisément dans les montagnes de Savoie.

Efforts infructueux

Deluc et son compagnon étaient arrivés à Samoëns par une tiède fin d'après-midi du mois d'août. Ils laissèrent cette localité derrière eux et, comme la nuit approchait et que le chemin devenait plus difficile à suivre, ils furent



Jean-André Deluc

tirés d'embarras par un habitant du pays. Ce Savoyard les mena le long du Giffre, torrent alors enflé par la fonte des neiges, jusqu'à Sixt; ils y trouvèrent bon accueil auprès des chanoines de l'Abbaye. Le lendemain ils marchèrent dans la direction du Buet pendant environ quatre heures, s'aidant souvent de leurs mains pour franchir des rochers. L'impatience de voir ce que ces pierres leur cachaient les aidant à franchir les obstacles, ils arrivèrent à leur faite. A leur grande surprise, ils se trouvèrent séparés par un précipice de la sommité qu'ils désiraient atteindre.

« Nous restâmes longtemps immobiles d'admiration autant que d'effroi », écrivaient-ils ensuite, « le Mont-Blanc se présentait à nos yeux dans toute sa majesté. Le précipice même qui arrêta notre course était majestueux. Qu'on se figure une profondeur de plus de 4 000 pieds, entourée de rochers à pic, et dans laquelle il semblait que quelques pas en avant allaient nous précipiter. Mais les yeux, après s'être arrêtés sur ces rochers avec effroi, se reposaient agréablement au fond du précipice. Un pâturage riant, parsemé de granges et entouré de bois adoucissait l'horreur de ces lieux. »

Partis une deuxième fois de l'Abbaye, Deluc et Dentand ne parvinrent pas au sommet. Une troisième tentative ne fut pas plus heureuse. Enfin, après être revenus à Genève où il pleuvait tandis que les premières neiges blanchissaient les montagnes du Faucigny, les infatigables physiciens reprirent, le 20 septembre, le chemin de Sixt. Ils y choisirent un chasseur de chamois en qualité de guide et s'engagèrent sur un sentier à mi-côte, dans une vallée étroite, ombragée de part et d'autre par la masse obscure des forêts de hêtres et de sapins entrecoupée de rochers et de pâturages éclairés par le soleil. Des nappes d'eau tombaient du haut des montagnes et formaient, au fond de la vallée, un torrent, quelquefois découvert, mais le plus souvent caché par un entrelacs de branches d'arbres. Après Plan-de-Léchaud, l'air devint calme et les alpinistes se sentirent entourés d'une sérénité inconnue dans la plaine. Ils s'élevaient sensiblement; ils apercevaient presque l'effet de chacun de leurs pas sur l'arrangement des objets d'alentour; les monticules les plus voisins s'abaissaient et ils en découvraient continuellement de nouveaux.

Entre le ciel et la neige

A l'occident, ils embrassaient du regard tout l'espace qui les séparait du Jura; à l'orient, une partie de la chaîne des Alpes, dont les pics se découvraient peu à peu, s'offrait à leurs yeux. Mais bientôt ils atteignirent la glace et ne songèrent plus à se retourner. Ils glissaient presque à chaque pas sur la neige gelée. La pente étant devenue très rapide, Dentand trébucha et fut sur le point d'être précipité dans l'abîme. Enfin, le soleil ayant ramolli la surface de la neige, ils eurent l'esprit libre et ayant atteint le sommet ils se livrèrent aux impressions que ces lieux produisaient sur eux.

« Nous nous trouvions sur une immense étendue de neige, dont rien n'altérerait la blancheur », relataient-ils ensuite; « nous ne voyions absolument que cette neige et le ciel, vers lequel elle se terminait en divers replis moelleusement arrondis comme ces beaux nuages argentés qu'on voit quelquefois se soutenir majestueusement dans un air pur... Il nous semblait réellement que nous étions suspendus dans l'air sur un de ces nuages. Et quel air! Jamais nous ne l'avions vu de cette couleur. Il était d'un bleu vif et foncé en même temps, qui produisait une sorte de sensation d'immensité qui est inexprimable. »

Vers midi, ils découvrirent tout à coup, dans son ensemble, l'immense chaîne des Alpes; le sommet atteint, ils se voyaient entourés de montagnes: ils dominaient assez la crête du Jura pour découvrir au delà les plaines de la Franche-Comté et de la Bourgogne. Au sud-ouest, la vue s'étendait jusqu'au Mont-Cenis. Dans tout ce vaste horizon, ils n'apercevaient qu'un petit espace de plaine, à l'ouest, dont Genève occupait le centre. Au nord-est, ils discernaient la vallée du Rhône.

Tandis que les deux observateurs tentaient, à l'aide de nouveaux instruments, de mesurer l'altitude du Mont-Blanc, ils ne se lassaient point de considérer, en face d'eux, la croûte de glace qui recouvre ses flancs. Elle « ... ressemble en quelques endroits à une mer agitée; en d'autres, on croirait voir des ruines de tours et de châteaux entrecoupées de profondes crevasses, ailleurs elle s'avance sur le bord de quelques rochers coupés à pic. »

Périlleuse descente

Le récit de la longue et pénible descente dans la neige de Deluc et Dentand ferait aujourd'hui sourire nos skieurs. Il semble toutefois que leur guide ne soit pas demeuré indifférent aux joies de la glissade. « Il s'appuyait par derrière avec son bâton », nous disent-ils, « qu'il poussait entre ses jambes; et, enfonçant plus ou moins ses talons dans la neige il s'y glissait debout, avec divers degrés de vitesse dont il était le maître: il se laissait aller quelquefois avec une rapidité prodigieuse et il s'arrêtait ensuite fort aisément en enfonçant peu à peu ses talons. »

Deluc a rapporté de cette ascension diverses mesures relatives à l'humidité de l'air, à l'altitude et à l'eau bouillante. Il devint, dans la suite, membre de la Royal Academy de Londres et membre correspondant de l'Académie des Sciences à Paris. L'amateur de petite histoire littéraire se réjouit de ce que ce Genevois, venu d'Angleterre pour mettre au point ses appareils de physique, ait donné un sens à ce décor chaotique de neige vertigineuse, de rochers et de failles.

Phocion-Henri Clias

1782-1854

Notre compatriote Phocion-Henri Clias fut l'un des plus ardents avocats de l'idée athlétique pendant un demi-siècle.

Né en 1782 à Boston où son père, originaire de Beckenried, au bord du lac des Quatre-Cantons, avait émigré pendant la guerre d'indépendance des États-Unis, Clias descendait de huguenots par sa mère née Jacqueline Lasselin. Les Clias se nommaient à l'origine Käsli. Le prénom grec qui précédait cet anagramme semblait annoncer la carrière de ce précurseur des modernes Jeux olympiques!

Mâts de bateaux et trapèzes

Orphelin de mère et ayant perdu son père sur mer, lors d'un voyage en Hollande, le jeune Phocion fut placé à l'âge de 9 ans par son oncle dans un institut de Groningue. Immobilisé dans les sombres salles d'étude, le petit pensionnaire se souvenait de la traversée comme de sa dernière période de bonheur. Pour retrouver l'océan et la liberté, il s'engagea comme matelot, préférant la rude caresse de la vague aux subtilités de la grammaire latine. A son retour aux Pays-Bas après une période de captivité en Angleterre, Clias obtint d'enseigner les exercices appris sur les mâts aux fils du consul de Danemark, à l'aide d'un trapèze triangulaire de son invention. Ainsi commença la carrière d'un des premiers maîtres modernes de gymnastique et d'athlétisme léger. Nous le retrouvons ensuite comme instituteur privé de culture physique et de trapèze chez le préfet de Heerenveen en Frise, chez un lieutenant-général à Amsterdam, chez le ministre de Suède à Schwanensee, enfin chez un hobereau à Oldenbourg qui lui confiait... la musculature des petits-fils du maréchal Blücher, l'un des vainqueurs de Waterloo.

Ayant perdu sa jeune épouse peu après son voyage de noces en Suisse, Clias resta dans la patrie de ses pères pour y enseigner la gymnastique. Le pédagogue Zehender, directeur d'un institut au château de Gottstatt près de Nidau, se l'attacha tout d'abord. Cependant Phocion rêvait de faire bénéficier toute la jeunesse suisse de sa méthode. Après les guerres de l'Empire et dans le seul but d'obtenir l'harmonie de l'âme et du corps en soutenant leur activité réciproque, Clias proposa d'introduire la gymnastique dans les écoles publiques. Ce fut son mérite d'avoir obtenu ce résultat à Berne. Dès lors les élèves du collège et même de l'académie laissèrent pendant quelques heures par semaine leurs livres pour grimper à l'échelle de corde, au mât de cocagne, passer sur le pont mouvant ou la poutre isolée, s'exercer à la course modérée, prompte, précipitée et volante, sauter à pieds joints, en hauteur, en profondeur et avec la perche, se pendre aux jarrets à un bâton de frêne bien sec fixé aux deux bouts à une corde. C'est alors que les

parallèles, les massues, les poids, les moutons et les chevaux de bois firent leur apparition dans les locaux appropriés. La natation ne devait pas être négligée. Dans ce but, Clias adressa un long rapport à la police de Berne qui fut à l'origine de l'établissement de bains où affluent actuellement les baigneurs.

Le roi George IV le fait venir en Angleterre

Un livre de Clias, intitulé modestement « Les éléments de la gymnastique », exposait son système. Ce manuel attira l'attention de nombreux lecteurs sur ses initiatives et parvint au trône du roi George IV. Le souverain appela l'auteur sur son île et le nomma maître principal de gymnastique aux écoles militaires et maritimes de Grande-Bretagne. Ainsi notre compatriote allait inspirer l'amour des sports aux Anglais qui à leur tour le répandirent dans le monde. Les manifestations athlétiques organisées dans le Royaume-Uni par Phocion attirèrent des foules. L'Amirauté britannique, le duc d'York, général en chef, ainsi que le duc de Wellington furent parmi les spectateurs. La carrière du maître semblait à son zénith lorsqu'un de ses élèves s'exerçant au trapèze lui tomba dessus et lui occasionna une grave blessure au bassin. Obligé d'interrompre son activité, il revint en Suisse en 1829.

Pour la beauté et la force des jeunes filles

Longtemps immobilisé, le maître rédigea un livre sur la « Callisthénie ou exercices pour la beauté et la force des jeunes filles ». Quand il put reprendre quelque activité, il s'occupa d'une bibliothèque circulante, joua un rôle politique comme membre du Grand Conseil bernois. Ses forces reprenant, il devint maître d'équitation et commandant de gendarmerie. La préparation de la fête de lutte de 1836 lui fut en partie confiée. Son succès fut comparable à la manifestation des costumes et traditions d'Unspunnen à laquelle M^{me} de Staël et M^{me} Vigée Le Brun avaient assisté.

En 1841, d'autres appels de l'étranger attirèrent le maître Clias tout d'abord à Besançon où il entraîna les élèves des écoles, les recrues de la garnison et une clientèle privée, puis à Paris. Le préfet du Doubs avait adressé au ministre de l'instruction publique un rapport comparant les méthodes compliquées quoique purement fragmentaires et incertaines des écoles publiques en France à la marche sûre, progressive et rationnelle constamment suivie par M. Clias. Partout où lui et ses élèves passaient, la force et la souplesse de toutes les parties du corps humain augmentaient et le nombre des maladies diminuait.

Les bienfaits de la gymnastique

Un rapport de l'hospice des jeunes détenus, à Bellevaux, constatait en parlant des efforts de Clias : « Sans contredit la gymnastique procure la santé et détruit les germes des maladies, car depuis que les exercices sont introduits dans la maison de Bellevaux, la santé et la vigueur sont peintes sur la physionomie des jeunes détenus et, ce qui est extraordinaire, l'infirmerie est déserte. » La Société de médecine de Paris avait de son côté nommé une commission pour étudier la gymnastique élémentaire de Clias. La savante compagnie reconnut les avantages présentés par ce système proportionné aux forces et à l'âge de l'individu, à sa sensibilité et à l'état de sa santé. Beaucoup simplifié depuis le début, grâce à une expérience toujours accrue, il présentait l'avantage de n'exiger ni préparatifs, ni frais, ni instruments, ni local particulier.

Le plan militaire suisse de Phocion-Henri Clias

La révolution de 1848 ramena une fois de plus Clias en Suisse où il opéra des cures orthopédiques étonnantes. Le vieux maître passa les dernières années de sa vie à Coppet d'où, âgé de 72 ans, il allait encore enseigner à Genève. En 1853, il assista à une grande manifestation d'athlétisme dans la Ville fédérale, pour le 500^e anniversaire de Berne, canton suisse. Les championnats de lutte bénéficièrent de son arbitrage. Sa dernière publication fut consacrée à la « Réorganisation rationnelle de l'armée nationale en Suisse ou moyens de défense que ce pays peut opposer à l'ennemi en cas d'invasion ». Il y préconisait l'augmentation des bons tireurs ou carabiniers. En cas d'attaque, ils défendraient surtout les passages étroits et abrupts, minés d'avance et dont on aurait fait sauter ponts et routes.

D'autre part il eut l'idée, réalisée soixante ans plus tard, d'un uniforme national gris : « Cette couleur qui est la moins voyante », écrivait Clias en 1854, « est aussi celle qui se confond le mieux avec le tronc des arbres et le sol des forêts. » Le vieux gymnasiarque, qui se ressentait toujours de l'accident professionnel subi en Angleterre, mourut à Coppet le 4 novembre de la même année.

Extrait d'un rapport fait à M. le Ministre de l'Instruction publique, par M. le Préfet du Doubs, le 21 avril 1842

Il est assez reconnu, en général, que les méthodes compliquées, quoique purement fragmentaires et incertaines, qui régissent en ce moment la gymnastique dans les écoles publiques en France, laissent beaucoup à désirer, entraînent à des dépenses considérables et exposent les élèves à des dangers, à des accidents malheureusement trop nombreux. Quand on compare à ces méthodes la marche sûre, progressive et rationnelle constamment suivie par M. Clias, il est aisé de discerner la supériorité de celle-ci, dont les bases reposent sur les connaissances positives de l'organisation humaine.

Cette supériorité est prouvée par une longue expérience, dont les premières applications remontent à 1806. Les facultés de médecine de Paris, de Vienne, de Londres, des États-Unis d'Amérique, l'ont bien constatée, car la méthode Clias est la seule qu'elles aient adoptée sans restriction.

En Angleterre, le consul américain, frappé des grands avantages de cette méthode, obtenus en très peu de temps, et du vif intérêt qu'elle excitait dans le pays, n'a pas hésité

à envoyer aux États-Unis, comme gymnasiarques, les trois meilleurs élèves formés par M. Clias, à l'école normale de Londres. Aussi, depuis 1823, New York, Philadelphie, Boston, possèdent des établissements prospères de gymnastique, dirigés selon les règles tracées par cet habile maître.

La Suisse, l'Autriche, la Suède, le Piémont, la Grèce elle-même (par les soins du major Hahn), ont aujourd'hui des établissements semblables. Pourquoi la France resterait-elle en arrière de tous ces États ? Pourquoi ce qui, depuis huit mois, se pratique avec de si heureux succès à Besançon, ne se propagerait-il pas dans tous les départements du royaume ?

Dans la conviction où je suis que l'indifférence, que le retard d'amélioration aussi utiles, seraient trop préjudiciables à la France, je ne puis m'interdire d'insister de nouveau près de vous, M. le Ministre, en vous priant d'avoir égard aux faits et à la circonstance toute particulière sur lesquels je viens appeler toute votre attention.

Faits. — Vingt-quatre instituteurs, sortis en 1841 de l'école normale primaire de Besançon, après avoir reçu les leçons de M. Clias, et qui dirigent présentement des écoles communales, transmettent avec grand fruit l'enseignement qu'ils ont reçu. Vingt-cinq autres élèves-maîtres, dont l'instruction aura été plus prolongée, sortiront encore à la fin de l'année scolaire, et répandront les mêmes avantages.

Dans le 4^e bataillon de chasseurs à pied et dans le 75^e régiment, qui tiennent garnison à Besançon, M. Clias a formé un grand nombre de moniteurs, qui déjà se livrent la plupart depuis plusieurs mois à l'instruction de la troupe. Les meilleurs d'entre ces sujets ont été, du 4^e de chasseurs, envoyés dans d'autres divisions militaires comme moniteurs supérieurs.

Au collège royal de Besançon, un élève de M. Clias dirige maintenant les exercices gymnastiques. D'autres élèves du même maître enseignent à l'institution des sourds-muets, à l'école des frères de Marie, à la maison des jeunes détenus. Bientôt s'organisera dans cette ville un gymnase public.

Partout, dans les régiments et dans les institutions, le système des machines, des échafaudages, des mouvements périlleux, *des tours de force*, en un mot, a été abandonné et remplacé par le système Clias, dont le but unique, savamment et constamment atteint, est d'augmenter la force et la souplesse de toutes les parties du corps humain.

Circonstance particulière. — Quoique âgé de 58 ans, M. Clias est plein de vigueur et de santé. Il a créé la méthode qu'il pratique depuis plus de trente ans, et il n'a cessé, il ne cesse de la perfectionner. N'ayant plus de désir à former sous le rapport de la fortune, c'est par goût pour son art, par dévouement à l'humanité dans une chose, selon sa croyance, éminemment utile pour elle, c'est pour soutenir jusqu'au bout sa juste renommée, que M. Clias a fait les offres dont je vous ai entretenu le 31 août 1841. Ne serait-il pas vivement à regretter qu'une telle circonstance ne fût point mise à profit dans l'intérêt national ?

Cette considération me détermine à renouveler mes instances auprès de vous, M. le Ministre, et à recommander à votre attention la note ci-jointe de M. Clias sur la marche qu'il suivrait pour introduire la gymnastique en France, rapidement et sur des bases solides.

Annexe de P. H. Clias « Traité élémentaire de gymnastique », Paris 1853.